

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 42

Artikel: Déluge
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212476>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— C'est bien le moment, M. Stern, de m'adresser la parole. Vous m'avez fait manquer une superbe truite.

— Oh ! non, M. le professeur ; on n'a jamais pris un poisson à la ligne dans ce lac ; ne regardez rien, vous n'avez rien manqué du tout.

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— C'est bien simple ; quand je me suis levé, j'ai vu qu'on avait déjà ouvert la porte de l'hôtel ; je suis sorti et je vous ai aperçu au bord du lac. Alors je me suis dit ; il ne faut pas que ce brave Monsieur se fatigue à ne rien prendre ; je vais descendre jusques là et je profiterai de l'occasion pour lui demander son avis sur les nébuleuses.

Jupinet maudit intérieurement Melchior Stern. Les intentions de ce brave homme, quoique un peu égoïstes, étaient droites et pures. Que répondre à cette naïveté scientifique ? L'astronome démonta sa ligne, et retourna au logis.

L'indignation dont Jupinet était plein donna un attrait de plus aux lumineuses hypothèses qu'il soumit à Melchior Stern. Il parla avec une mûre éloquence, avec plus d'ardeur et de conviction que devant son auditoire de la Sorbonne. Aussi, à l'arrivée, l'aubergiste reconnaissant le laissa déjeuner sans ardoise et sans calcul.

Il sembla à l'astronome que l'odeur du schabzige devançait moins supportable, et par une association d'idées curieuse, mais fort naturelle, il l'adjoint aux mathématiques dans son aversion.

Pour éviter ces deux parfums odieux, Jupinet résolut de faire une promenade dans la montagne. A droite et à gauche s'étendaient de véritables plantations de rhododendron ; il y flâna avec délices, composant un bouquet de ces fleurs brillantes, mais fragiles, bayant aux cornéilles, oubliant le monde et les triangles sphériques.

Bientôt l'inévitable Stern fut à ses côtés, cette fois pour les satellites de Jupiter.

— Rentrons à l'hôtel, lui dit Jupinet.

La colère de l'astronome était passée à l'état silencieux ; en route il ne répondit à aucune des questions de Stern. Lorsqu'il fut à la porte du logis, il s'écria :

— Mais c'est une horrible puanteur que ce schab, comment dites-vous ?

— Zigre.

— Soit, zigre. Il m'est impossible de rester chez vous un jour de plus, M. Stern. Je serais empoisonné.

— Monsieur, c'est une odeur très saine.

— Un poison lent. Je repars demain ; vous ferez porter mes bagages à la gare de G....

— Monsieur avait dit qu'il resterait un mois ?

— Je vous dédommagerai, M. Stern, je vois que vous savez fort bien compter.

— Pas si bien que vous, Monsieur.

— N'ajoutez rien de plus. Faites ma note ; vous me la remettrez à souper ; demain je veux être loin au point du jour.

Le soir, avant de se livrer au sommeil, l'astronome donna un libre cours à sa rage.

« Accomplir un voyage de cent lieues sans trouver une tranquillité qui m'est si nécessaire ! Voilà les beaux fruits de l'instruction populaire : on croit arriver dans la maison d'un homme simple et ignorant, uniquement occupé à traire ses vaches, et c'est un mathématicien, ferré tout à la fois sur l'x et sur le fromage. Ah ! oui, le fromage, le schab, n'importe comment ! Jolie invention de ces montagnes, parole d'honneur ! Non contents de puiser aux sources de la science, ces misérables Suisses pervertissent les produits exquis de la nature par des mélanges adulterins. Et dire que je vais transporter à la rue du Bac cette infection dont je suis tout imprégné ! »

Pendant ce temps une scène violente avait lieu dans la cuisine de l'hôtel.

— Voilà ce damné Français qui repart, Bæbeli : c'est ton schabzige qui le chasse ; il prétend qu'il ne peut pas s'habituer à cette odeur.

— C'est commode : toujours rejeter la faute sur moi ! moi je parie qu'il s'en va parce que tu l'as assommé de tes mathématiques et de ton astronomie.

— Lui ! un astronome !

— C'est justement parce qu'il est astronome qu'il ne veut pas être ennuié constamment d'astronomie. A moi, qui n'en sais pas un mot, ça ne me fait rien. Je t'écoute, sans y rien comprendre ; mais je suis patiente ; d'ailleurs au bout d'une demi-heure, c'est fini.

— Bæbeli, tu méprises la science !

— Va te promener avec la science ; elle nous a déjà valu beaucoup d'argent.

— Sans la science, ce Monsieur ne serait pas venu chez nous, d'où ton schabzige l'a chassé. Il avait entendu parler de moi ; c'est pour cela qu'il est venu ici plutôt que partout ailleurs.

— S'il avait su que tu te mêles d'astronomie, il n'aurait pas mis le pied chez nous.

— Insolente !

— Tais-toi, Melchior, va te coucher tranquillement et une autre fois sois moins prodigue d'arnoise et de problèmes.

Stern aurait voulu répliquer ; mais c'était une maîtresse femme que Bæbeli ; il poussa un soupir et obéit.

Jupinet s'est remis à ses travaux ; après une longue veillée dans sa chambre de la rue du Bac, il l'échappa souvent de dire :

— Il me semble qu'il y a ici une légère odeur de schab....

Jamais il n'a pu terminer le mot.

Au téléphone. — La sonnerie du téléphone retint Madame, occupée à un travail pressant, qu'il ne lui est pas facile d'abandonner, prie la bonne d'aller répondre.

— Oh ! Madame, je regrette beaucoup, mais... je viens de manger du fromage. Ce ne serait pas convenable.

Aux buveurs d'eau. — Phrase extraite d'une composition d'écolier (citée par l'*Educateur*) :

« ... L'eau sert à abrever l'homme et les animaux ; elle est beaucoup plus nuisible que toutes les autres liqueurs... »

Et pourtant, elle tourne.

On m'a dit, citoyen, que la terre tourna,

Mais je n'ai pas cru cette fable.

Pour un vrai sot on me prenait,
Quand on m'a dit ce conte invraisemblable.

Si la terre tourna, eh ! quoi, j'aurais le don
De tourner avec elle. Un tel système cloche.

— Un tel système est bon. Voyez tourner la broche,

Vous verrez tourner le dindon.

A demain ! — Un jeune peintre travaille en ce moment à un tableau représentant Bélisaire tendant son casque.

Hier, son modèle — qui n'en est pas un de tempérance — arrive à l'atelier dans un état d'ébriété bien caractérisé.

— Vous reviendrez demain, lui dit doucement l'artiste. Bélisaire avait un casque, mais il n'avait pas de plume !

Un legs. — Un écolier faisait depuis longtemps le désespoir de son maître. Le bon instituteur, croyant que c'était le seul moyen efficace de corriger le gamin, décida d'inscrire ses fredaines sur le bulletin mensuel de conduite qu'il adressait aux parents de chaque élève.

Le père de l'écolier vit donc, en marge du bulletin de son fils, cette note :

« Votre fils parle beaucoup trop. »

Par le retour du courrier, l'instituteur, stupéfait, reçut du père de son élève un billet ainsi conçu :

« Que diriez-vous donc, monsieur l'instituteur, si vous entendiez sa mère ? »

Chacun son goût. — Une pauvresse, ramenant de force son mari du café, exhale ses plaintes tout le long du chemin :

— Pauvre moi, que ne puis-je aller au ciel !

— Et moi à la pinte.

— C'est ça, tu voudrais toujours être où on est mieux.

La cause et l'effet. — Parlant d'un de ses confrères sans travail et dont les vêtements sont archirâpés, un avocat disait :

— Dame, R*** ne fait pas mentir le proverbe : « Pas d'effets, sans causes. »

Rien ne se perd.

Dans un moment de grand orage,

Sur un frêle et mince bateau,
Un petit-maître passant l'eau,

Perdait déjà de son courage.

— Mon ami, dit-il au passeur,

Assurément je n'ai pas peur :

Mais avez-vous la connaissance

Qu'en une telle circonstance

De ce vent le souffle importun

Vous ait fait perdre ici quelqu'un ?

— Du tout. La semaine dernière,
Nicolas, mon cousin germanin,

S'est laissé choir dans la rivière :

J'l'ons retrouvé le lendemain.

CAPELLE.

Pour des tuyaux d'hydrants !... — Extrait du rapport de gestion d'une de nos municipalités.

« Le chariot d'hydrants a été pourvu d'une nouvelle bâche imperméable permettant de sortir en temps de pluie avec cet engin sans que les tuyaux et accessoires en subissent les atteintes... »

Coquille. — D'un journal, dans le feuilleton : *Les deux gosses*.

« ... Son sabre alors fendit l'espace et s'abattit, terrible.

» Carmen, à la vue du danger couru par son amant, s'était jetée entre les deux hommes.

» La lune l'avait atteinte en pleine poitrine.

» Elle tomba... »

Aux bons Vaudois !

OCCASION. — En vente à la rédaction du *Conteur* (rue Etraz, 23), encore quelques exemplaires des *Causeries du Conteur Vaudois* (1^{re} série, 2^e édit. illustrée), recueil des morceaux français et patois (prose et vers) les plus goûtés, publiés au cours des premières années d'existence de ce journal (54^e année). — **Au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.**

Naïveté d'enfant. — On annonce à Lili qu'elle a une petite sœur.

— Quel bonheur ! s'écrie-t-elle.

Et se tournant vers le porteur de la bonne nouvelle :

— Maman le sait ?

Où il y a de la gêne. — Albert N... a reçu l'autre jour la visite de son ami Charles R***, qui habite V.

— Je l'écrirai sans faute, dit Charles à son ami, en le quittant.

— Sans fautes !... Ne te gêne donc pas, mon cher ; écris comme à l'ordinnaire.

Déluge. — Amélie, à Jeanne qui vient de recrocher le téléphone :

— Avait-elle l'air bien triste ?

— Oh ! elle avait des larmes aux yeux dans la voix !

Grand Théâtre. — La saison de comédie s'est ouverte jeudi, sous la direction de M. Bonarel, qui, pour la 11^e année, précise avec la compétence et le soin que chacun lui reconnaît, aux destinées de notre scène lausannoise. Au programme *Le retour de Jérusalem*, de Maurice Donnay, une pièce d'avant guerre, qui a le mérite de mettre en relief suffisant, dans des rôles caractéristiques de leurs emplois, les principaux artistes. On a donc pu l'embellir se faire une idée de la valeur de la troupe, où l'on a, du reste, revu avec grand plaisir de bonnes connaissances de l'an dernier. L'impression générale, excellente, se confirmera, sans doute, aux prochaines soirées. Elle nous promet une saison très intéressante.

Demain, dimanche, à 8 h. du soir, un spectacle qui va faire courir tous les amateurs, nombreux à Lausanne, des vieux drames impressionnantes : *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI, FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.